Synthèse atelier **1** - **Biodiversité et santé : Protéger la nature, est-ce protéger l’homme ?**

Intervention : **Hélène Soubelet,** directrice de la Fondation pour la recherche sur la biodiversité (FRB) Animation : **Thierry Mougey**, chargé de mission Biodiversité et gestion de l’espace à la Fédération des Parcs.
Modération : **Élisabeth Gallien** (Préalpes d’Azur) et **Fabrice Château** (Périgord-Limousin)

Le concept « Une seule santé » (« one health »), promu par l’Organisation Mondiale de la Santé (OMS), nous invite à considérer que la santé humaine dépend de celle des animaux (sauvages et domestiques), de l’ensemble du vivant, des écosystèmes.

La nature n’est pas, en soi, bienveillante ou hostile à l’homme, mais, comme l’a développé Hélène Soubelet, directrice de la Fondation pour la recherche sur la biodiversité, l’homme dépend de la biodiversité, des services rendus par les écosystèmes. Porter atteinte à la biodiversité, c’est bien, *in fine,* toucher au bien-être humain. Or, les rapports qui nous alertent sur l’érosion de la biodiversité, notamment ceux de l’IPBES (Plateforme intergouvernementale scientifique et politique sur la biodiversité et les services écosystémiques), montrent bien que les cinq pressions majeures qui s’exercent sur la biodiversité sont toutes liées aux activités humaines. Notamment depuis quelques décennies, trois catégories d’utilisation de la biodiversité par l’homme augmentent (énergie, alimentation et matériaux), au détriment de toutes les autres (stockage du carbone, pollinisation, épuration de l’eau et de l’air, régulation des risques naturels, ressources génétiques…). Le cercle est devenu vicieux. Par exemple, la déforestation à des fins agricoles, dans plusieurs endroits du monde, déséquilibre le climat local. La réduction des pluies et la dégradation des sols conduisent à une désertification, qui finit par avoir raison de la vocation agricole attendue des terres et provoquent un exode rural.

Dans des milieux non perturbés, un équilibre se crée entre les pathogènes et les facteurs de régulation. De nombreuses études montrent que la fréquence du paludisme, d’Ebola, de la dingue, etc. augmente dans les habitats dégradés par l’homme. De manière schématique, plus les milieux sont anthropisés, moins il y a d’espèces, et plus elles sont porteuses de pathogènes partageables. Être en bonne santé, ce n’est pas seulement ne pas avoir « attrapé une maladie ». C’est un état dynamique, fonction notamment de notre environnement, lié à la bonne santé du vivant (cf. « La fabrique des pandémies » de Marie-Monique Robin). La présence de la nature joue également sur notre santé mentale, comme le montrent les jardins thérapeutiques qui se développent dans les hôpitaux et EHPAD.

Il y a un intérêt, pour les Parcs, à intégrer davantage encore la dimension santé, au sens du concept « Une seule santé », dans leurs actions de préservation et de gestion des écosystèmes.

L’état sanitaire des espèces sauvages est globalement peu étudié. L’état de conservation des écosystèmes est une notion encore à investiguer. Les Parcs peuvent contribuer à améliorer les connaissances sur ses sujets (recherche, surveillance, alerte si nécessaire).

Les Parcs peuvent aussi informer sur les bons gestes à avoir lorsque l’on est dans la nature, pour se prémunir de la maladie de Lyme par exemple.

Bien-sûr, d’une manière générale, dans le domaine de la santé, il serait judicieux de développer davantage les actions préventives (*versus* curatives). Mais il convient de s’interroger sur le type d’actions préventives. Par exemple, des substances présentes dans certaines crèmes solaires sont connues pour favoriser le blanchissement des coraux. De même, prévenir la tuberculose bovine en éradiquant toutes les espèces sauvages susceptibles de transmettre la maladie au bétail (sangliers, blaireaux, cerfs…) aurait des conséquences bien plus importantes que celles de la maladie elle-même. Dans le monde du vivant, tout est (re)lié, tout est question d’équilibre.

L’atelier a mis en évidence l’intérêt d’une vision globale des déterminants et « risques », la nécessité d’une approche holistique/pluridisciplinaire des différentes dimensions d’impact de tout type de décision.